

LA PANDÉMIE, LE NUMÉRIQUE ET LA RÉVOLUTION...

(3^{ème} partie)...

Et la révolution?

Un petit voyage à travers les réseaux sociaux pourrait nous convaincre que la révolution n'a jamais été aussi proche, si l'on en juge par les récriminations, revendications, appels à l'action que l'on peut y trouver par milliers sous forme de *posts* ou de *likes*. En témoigne la soudaine mobilisation du 2 juin 2020 en faveur de la manifestation en mémoire de Georges Floyd à Paris. Et c'est justement là que se pose la question. A première vue, c'était en faveur des droits civiques. Pourtant il paraît que d'autres revendications se mêlaient à celle-ci qui allaient vers une constatation sociétale plus large. Il apparaît cependant que l'utilisation avec succès des réseaux sociaux pourrait empêcher de se poser la question de la place du capitalisme numérique dans le système capitaliste. On ne peut que rejoindre Tomas Ibañez quand il déclare faisant allusion à la croissante digitalisation du monde que: «*L'une de ces transformations est particulièrement inquiétante car elle porte en elle une nouvelle forme de totalitarisme qui risque de faire apparaître comme tout à fait anodines ses formes historiques antérieures*» (*Réfractions* n°40).

Le développement étonnant des moyens numériques au cours de ces deux mois de confinement comme au cours de ceux qui vont suivre, devrait nous mettre, pour le moins la puce informatique, à l'oreille! Le débat sur l'appli pour smartphone *Stopcovid* devrait nous mettre en éveil. Débat ahurissant, portant sur l'éventuel pistage, traçage, d'une population à risque. Les mêmes qui hurlent au monde totalitaire en devenir acceptent que leur smartphone personnel laisse des traces partout où il est transporté. Que ce soient les achats faits, les déplacements, les sites consultés, les conversations, les messages reçus ou envoyés, le *cloud* sous une forme ou une autre en garde des traces. Seuls les pouvoirs peuvent plus tard consulter les informations ainsi recueillies. Essayer d'effacer ses traces sur un réseau social se révèle quasi impossible. Il est même inutile de ne penser qu'un moment à disparaître des registres officiels, que ce soit de ceux de l'état civil ou du monde médical.

Se pose ainsi la question double: comment échapper à l'emprise du capitalisme numérique et comment vivre en dehors? Certains, sans attendre demain, se sont attaqués à des antennes relais un peu partout, mettant en pratique le vieux mot d'ordre anarchiste de sabotage.

Ce qui rejoint d'une certaine façon ce que pense Tomas Ibañez quand il dit qu'«*il est indispensable de développer aujourd'hui un activisme similaire à celui que déploierent les libertaires dans la période charnière entre le dix-neuvième et le vingtième siècle lorsqu'ils essayaient d'expliquer aux travailleurs les mécanismes de l'exploitation et tentaient de promouvoir des formes de résistance*». Difficile de le contredire, mais est-ce suffisant, est-ce efficace? Permettez-moi d'en douter.

Pour aborder la question du refus de la soumission à l'emprise numérique, pour essayer d'y voir plus clair, le passage par la littérature de science-fiction du siècle dernier semble s'imposer.

Un livre existe, celui de John Brunner, *Sur l'onde de choc*. Publié en 1975, il y a donc 45 ans, bien avant qu'internet ne commence à exister, ce roman n'est hélas plus utopique. Il raconte les aventures d'un hacker qui après avoir fait des bidouillages sans fin sur le réseau, après y avoir introduit un mégavirus, se retrouve pourchassé par le même réseau. Pour y échapper il ne peut que se réfugier dans un endroit sans connexion. Ce sera un village d'une Californie ravagée par un tremblement de terre, «*the Big One*». Là, aucune possibilité d'entrer en contact avec le réseau et pour lui, aucune possibilité de surveiller ce qui s'y passe. A partir de cet endroit une contre-offensive peut se mettre en place. Ça c'est le roman. L'idée du «*refuge*» imperméable aux réseaux est probablement quelque chose à creuser. Apprendre à vivre sans laisse électronique à la main aussi.

Reste la question révolutionnaire de l'appropriation collective des moyens de production. Kropotkine, dans *La conquête du pain* l'envisage ainsi: «*Elle doit porter sur tout ce qui permet à qui que ce soit - ban-*

quier, industriel, ou cultivateur - de s'approprier le travail d'autrui». C'était presque fort simple à l'époque. Aujourd'hui mettre la main sur les satellites relève d'un autre pari. La nature même de ce mode de production est différente de ce qu'elle fut.

Un théoricien contemporain hongrois a avancé l'arrivée d'un totalitarisme doux qui n'aurait plus besoin de répression violente pour s'imposer. Ce pourrait être celui contre lequel Tomas Ibañez met en garde, un ordre numérique qui produirait régulièrement de nouvelles applications afin de maintenir un état d'addiction permanent.

Pierre SOMMERMEYER.
